









N'oubliez pas que je joue

## Des mêmes auteurs

### Sonia Rykiel

*Et je la voudrais nue*, Grasset, 1979.

*La Collection*, Grasset, 1989.

*Les Lèvres rouges*, Grasset, 1996.

*L'Envers à l'endroit*, Fayard, 2005.

*Casanova était une femme*, avec Régine Deforges,  
illustré par Claire Bretécher, Calmann-Lévy, 2006.

*Dictionnaire déglingué*, Flammarion, 2011.

### Judith Perrignon

*Mauvais génie*, avec Marianne Denicourt, Stock, 2005.

*C'était mon frère... Théo et Vincent Van Gogh*, L'Iconoclaste, 2006.

*La Nuit du Fouquet's*, avec Ariane Chemin, Fayard, 2007.

*Les Chagrins*, Stock, 2010.

*Les Yeux de Lira*, avec Eva Joly, Les Arènes, 2011.

*L'Intranquille*, avec Gérard Garouste, L'Iconoclaste, 2009  
et 2011 pour l'édition illustrée.

Illustration de bande : *Sonia Rykiel*, par Andy Warhol (détail), 1985.

© The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc.-Adagp, Paris 2012.

L'Iconoclaste

27, rue Jacob

75006 Paris

Tél : 01 42 17 47 80

Fax : 01 43 31 77 97

iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

*N'oubliez pas que je joue* se prolonge sur [www.editions-iconoclaste.fr](http://www.editions-iconoclaste.fr)

© L'Iconoclaste, Paris, 2012

Sonia Rykiel  
Judith Perrignon

N'oubliez pas  
que je joue

L'Iconoclaste



*À Nathalie,  
À Jean-Philippe,  
À Muriel Flis-Trèves,*

*Au Professeur Olivier Lyon-Caen,  
Au Professeur Roland Jouvent,  
Au Docteur Philippe Trèves.*



*Lundi, 15 heures. Rendez-vous à la Salpêtrière.*

*« Bonjour monsieur. »*

*Je m'assois.*

*Il me regarde, me parle cinq minutes  
et m'annonce doucement :*

*« Vous avez un P de P. »*

*(Ma tête tourne.)*

*« Dansons si tu veux, j'adore le tango.*

*Ou buvons. Je peux faire des cocktails sublimes*

*dans des verres superbes. »*

*(Ma tête retourne.)*

*« Vous pouvez ouvrir la fenêtre, s'il vous plaît ? »*

*J'étais suffoquée, glacée, les deux mains tenant  
le rebord de la chaise.*

*« Ne vous affolez pas, vous avez une forme légère  
de la maladie ; prenez les médicaments que je vous  
donne. Ne le dites à personne, jurez-le-moi.  
Cela vaut mieux. »*

Quinze ans plus tard.

Elle m'attend chez elle rue des Saint-Pères, à Paris, dans son appartement aux murs laqués de noir. La pièce est vaste, emplie de livres, d'argenterie, de portraits d'elle posés contre le mur, de coussins, de fauteuils où il doit être bon de se prélasser, où il dut être bon de se prélasser. Elle est assise derrière la grande table.

De ses cheveux rouges, de la lueur verte au fond de ses yeux maquillés, de sa main qui tremble, des plis impeccables de sa veste noire où brillent deux broches grosses comme des boîtes qui semblent renfermer de quoi piéger les sens, les regards et les hommes, de ses épaules qui roulent sans qu'elle ne leur ait rien demandé, de son léger sourire qui m'accueille et me jauge... je ne sais ce que j'ai vu en premier. J'ai reconnu tout ce qu'elle a déposé dans nos yeux depuis des années, mais aussi les symptômes qui font que je suis là.

Je m'installe en face d'elle.

« Parkinson... , me dit-elle, quelque chose ne va pas dans ce mot, c'est un mot très noble, c'est comme un château, un grand vin, une fleur rare. » Et puis elle joue :

« On m'a servi un Parkinson, c'était divin ! »

« Tu as reçu des roses Parkinson ? Quelle merveille ! »

« On lui avait promis le premier rôle dans la pièce de Parkinson, elle adorait cette femme, Reseda, si troublante, c'était un beau rôle, mais elle n'était pas le personnage. »

Elle tord le mot, encore et encore, c'est son pouvoir, sa façon d'élever la voix. Elle me raconte que le jour où le médecin lui annonça sa maladie, elle sortit de l'hôpital en chantonnant, un petit air de rien du tout au bord des lèvres. Elle retourna ensuite dans son bureau au-dessus de la boutique du boulevard Saint-Germain, vérifia que rien n'avait changé dans le regard des autres, qu'ils ne voyaient pas ce qui venait de lui être annoncé, puis

elle reprit son travail. Elle gommait le diagnostic. Elle croyait aux silhouettes fières, à commencer par la sienne, elle pensait qu'elle pouvait tout retenir, tout contrôler, elle était responsable d'elle-même, elle vieillirait en se tenant droite, avec des rides et de l'élégance. Ce fut vrai pendant dix ans. Elle n'y arrive plus.

Il est temps de dire son secret, d'expliquer ce qui l'empêche, pourquoi elle tremble et se cache. Comme toujours les absents, elle a besoin d'un mot d'excuse. Elle voudrait dire : « Pardon de ne plus être celle que j'ai été. »

C'est pour ça que je suis là. Nous ne nous connaissons pas. Je suis venue sans être sûre de dire oui, mais une bataille fait rage devant moi, le corps-à-corps d'une femme avec elle-même. Il y a à côté d'elle des piles de grands cahiers à spirales, elle écrit ce qui lui arrive, elle a toujours écrit, pour entretenir ses énigmes, son scénario, ses mensonges, mais pas pour dire la vérité. Elle l'a trafiquée toute sa vie, la vérité, elle ne peut pas parler pour elle.

Nous mélangerons nos mots, les siens, les miens  
qui viendront en l'écouter. Son secret sera notre  
lien. Son code sera le nôtre. Elle l'appelle P de P :  
Putain de Parkinson.